

PATRICK McGRATH

La Costumière

roman traduit de l'anglais
par Jocelyn Dupont

ACTES SUD

Pour Maria.

Le comédien Charlie Grice nous avait quittés. Sa mort avait été un choc, et tout le joli petit monde du théâtre londonien s'était retrouvé pour ses funérailles. Nous étions au mois de janvier 1947, et il faisait un froid glacial ce jour-là à Golders Green. Nous étions rassemblés sur le parvis, si nombreux que les retardataires durent rester à l'extérieur une fois que nous eûmes pénétré dans la grande chapelle. Tous au grand complet ; Gricey le valait bien. Même si on pouvait se douter qu'il n'aurait pas choisi Golders Green. Sa fille Vera était là, lunettes sombres et manteau de fourrure noir. Elle aussi était comédienne, et elle resta accrochée au bras de sa mère durant toute la cérémonie. Joan Grice était la mère, également vêtue de noir, son visage derrière un voile. On ne l'aimait guère, Joan, mais en un jour comme aujourd'hui, il était difficile de ne pas éprouver un peu de compassion pour elle. Apparemment, leur mariage avait été heureux.

On a pu dire de Joan qu'elle était une belle femme. Pour sûr, elle était remarquable, exceptionnelle, même. Elle avait les cheveux noirs, sans une seule mèche grise, coiffés vers l'arrière, ce qui lui donnait un air sévère. Pour mieux, disait-on, fendre

le monde telle la lame d'une faux. Elle était aussi grande que son défunt mari, la silhouette élancée. Son visage était pâle et sculptural, comme gravé dans du marbre blanc ; elle avait le port altier : l'effet pouvait être théâtral. Mais grand Dieu – nous sommes navrées d'avoir à le préciser – qu'elle avait de mauvaises dents ! Jaunies, espacées, noires à la racine. Et comme cela arrive avec tant d'Anglais, sa dentition expliquait peut-être l'aigreur de sa personne et sa parfaite réticence à sourire. Elle pouvait être mauvaise langue, mais son esprit demeurait vif, même quand elle avait bu. Et elle était l'une des meilleures costumières de Londres.

Elle portait ce jour-là sa tenue de prédilection : un ensemble en tissu noir de bonne facture dont la coupe était peut-être un brin démodée mais qu'elle rehaussait d'une touche argentée au col ou au poignet. Avec une aiguille à la main, elle était la plus adroite et la plus rapide de toutes les femmes, du moins quand il fallait l'être. Un peu de tissu plissé, de rembourrage, une épingle, une surpiqûre et la voilà qui transformait le plus commun des habits en un vêtement d'une élégance rare. Sous son manteau, elle portait une petite veste droite, un peu élargie aux épaules, et en dessous une jupe serrée sur des bas de soie.

Joan était fière de son métier et de la manière dont elle le faisait ; elle attendait la même rigueur de ceux qui travaillaient sous ses ordres. Elle avait toujours tâché d'épargner à son mari la cruauté qu'elle pouvait déverser sur d'autres simples mortels, sans pour autant y parvenir totalement. Mais quand il s'agissait de leur fille – quand il s'agissait de Vera – elle devenait une vraie lionne. Elle connaissait la plupart des

personnes présentes dans l'assemblée à l'exception de quelques visages qu'elle n'avait jamais vus auparavant (mais nous savions bien sûr de qui il s'agissait). Ce n'étaient pas des gens du théâtre ; après tout, Gricey avait de nombreuses fréquentations, qui pouvaient d'ailleurs inclure quelques criminels. Sir John Borgue était là, l'air plutôt en forme, elle s'était souvent occupée de ses costumes ; il y avait aussi Lady Anna Fritch, toute de blanc vêtue, un vague sourire sur son visage trop poudré quand elle tendit le bouquet de lys qu'elle avait apporté – mais où diable avait-elle réussi à trouver des lys par cet hiver si austère ? Ed Colefax était présent, ainsi que Jimmy Urquart, toujours l'air en forme malgré un bref séjour derrière les barreaux, et ses deux vieilles copines Hattie Waterstone et Delphie Dix – cette vieille gigue était désormais en fauteuil roulant –, Rupert aussi, fauché comme les blés, à ce qu'on disait, mais bien là, comme tout ce bon vieux petit monde qui avait survécu à la guerre. Et dire que Gricey n'était pas là pour voir ça. Il aurait adoré.

Pendant ce temps, Vera restait cachée derrière ses lunettes noires, cramponnée au bras de sa mère tandis qu'elles se dirigeaient vers la chapelle. Sa détresse était manifeste. Vera, si grande, si belle, encore plus sculpturale que sa mère et pourtant si fragile aujourd'hui. Vraiment bouleversant, avon-nous pensé.

Vera était mariée à Julius Glass, l'ancien imprésario, un homme mince au teint cireux, de vingt ans son aîné. Il se tenait sur sa gauche, avec à ses côtés Gustl Herzfeld, une réfugiée juive qu'il avait apparemment sauvée des griffes des nazis, un spécimen tout à fait intéressant. Elle avait déclaré à

Hattie que Julius était son frère mais nous avions toutes nos doutes là-dessus. Honnêtement, cela ne paraissait pas possible. Quoi qu'il en fût réellement, Julius affichait alors un air sombre et vigilant au milieu de ses femmes, un peu à la manière d'un héron cendré. Les sentiments de Joan envers *lui* étaient impossibles à déchiffrer mais, pour manier l'euphémisme, nous avons entendu dire que Julius et Gricey n'étaient pas en très bons termes. On racontait même que Julius était là, dans les escaliers, quand il était tombé.

Telle était la famille. Ils furent conduits ensemble vers l'avant de la chapelle et prirent place sur le même banc. Joan entendait des bribes de conversation dans son dos et même un rire s'élever de temps à autre. Nous avions toutes chéri Gricey – certaines plus encore que d'autres. Puis vint le cercueil. Il entra sur scène par la gauche, porté par six hommes forts. Vera laissa échapper un sanglot, et Julius lui passa un bras autour de la taille. Joan pensa qu'elle allait lui signifier de le retirer mais au lieu de cela, elle se blottit tout contre lui comme si elle menaçait de s'écrouler sur les dalles froides du sol. La pauvre petite. C'est vrai qu'il faisait froid ; une petite brume se formait devant la bouche de ceux qui parlaient et encombraient la chapelle dans laquelle flottait un nuage de vapeur. On attendait de la neige pour la fin de journée. C'est reparti, nous sommes-nous dit, pour un hiver affreux.

Puis on défila au podium pour évoquer la mémoire de l'homme. On entendit quelques anecdotes. Son poste de policier volontaire dans le West End durant la guerre. Les histoires qu'il racontait. Il avait même été là le jour où cette terrible bombe avait explosé

dans le conduit de ventilation du Café de Paris ; une histoire tragique. L'engin avait littéralement pulvérisé le chanteur de jazz Snakehips Johnson. Cent quatre-vingt-six personnes avaient péri à Londres ce soir-là. On évoqua aussi ses bonnes œuvres, le soutien, moral et financier, qu'il avait pu apporter en temps de crise ou de deuil. *Financier*, se dit Joan, et d'où pouvait-il bien tirer l'argent ? Il n'y en avait jamais guère eu pour eux.

Des vagues de sympathie déferlaient depuis le fond de la chapelle vers ses proches, elle pouvait alors les sentir. Pour la plupart elles se dirigeaient vers Vera, dont l'histoire était bien connue des membres de cette troupe. Si prometteuse, si présente sur scène ; tout le monde le disait. Elle était brisée, elle qui avait été tellement proche de son père, à qui elle devait tout ce qu'elle avait appris. Regardez-la désormais. En miettes.

Une fois la cérémonie terminée, nous regardâmes ce vieux Gricey s'en aller derrière les rideaux, dans son cercueil – *son cercueil ! Mais qu'allons-nous devenir sans lui ?* Telle dut en effet être la pensée que partagèrent alors mère et fille. Le danger d'effondrement mental était alors bien réel. Mais elles tenaient bon ; Vera avait ôté ses lunettes noires, révélant ses yeux rouges et humides au milieu de son visage défait. Même noyée de chagrin, elle restait belle. Elle avait passé le bras au-dessous de celui de sa mère et elles descendaient l'allée d'un pas lent. Plus personne ne parvenait à retenir ses larmes. Tous les regards mouillés étaient tournés vers ces deux grandes femmes vêtues de noir, la mère mince et roide, la fille au pas très légèrement incertain, qui semblait presque trotter derrière sa peine. Tels des membres de

la famille royale, elles se tournaient de-ci, de-là, offrant un demi-sourire stoïque et contraint à chacun de ces visages sympathiques, larmoyants et familiers, croisés dans les coulisses les soirs de première, ou lors des mille et une répétitions dans les nefes d'églises froides et désertées, aux vitraux couverts de givre. Tel était notre monde. Nous faisons nos adieux à l'un des nôtres.

Peu après, nous nous rassemblâmes dans la cour. Julius avait proposé sa maison pour la veillée funèbre, il avait même organisé des moyens de transport pour ceux qui n'en avaient pas. Joan n'était pas ravie, cela se voyait, mais elle n'avait pas assez d'énergie pour s'y opposer, la pauvre. Deux kilomètres à pied, ça use les souliers et il en fallait encore davantage pour rejoindre Pimlico depuis Golders Green, mais nous étions en route, par dizaines. Quand la famille finit par nous rejoindre un peu plus tard, une fois Gricey reposant en paix, ou du moins ses cendres, la fête battait encore son plein.

Sous le vaste ciel étoilé

Creuse la tombe et laisse-moi en paix

Les comédiens sont pareils à des prêtres, ou à des croque-morts, avons-nous entendu dire, car nous partageons une intimité toute particulière avec la mort. Tous nous sommes morts mille fois sur scène, et ce n'est jamais une mince affaire. Cela dit, nous ne prenons pas cela trop au sérieux non plus. Ce que nous prenons au sérieux, en revanche, c'est la souffrance des endeuillés. Nous étions venus nombreux pour ce vieux Gricey, et quand Vera et Joan poussèrent la porte, la maison de Julius était pleine, il y

avait du monde dans toutes les pièces, même dans le jardin, malgré le froid et le long trajet. C'était Vera qui avait insisté. Elle voulait que son père soit veillé sous le toit de son mari, et incinéré à Golders Green – qui aurait pu le lui refuser ? Elle avait ses raisons, et sa mère savait qu'il ne servait à rien de chercher à se disputer avec elle une fois qu'elle avait pris sa décision. Même si cela signifiait que la veillée devait se tenir chez *ce type-là*.

Ce fut à peine la porte d'entrée fermée derrière elles, alors qu'elles plongeaient dans la masse des éclats de voix à laquelle elles devaient prendre part, et jouer leur rôle, que Joan entendit pour la première fois – calme, amusée mais si *parfaitement reconnaissable* – la voix de son mari.

— *Reprends-toi, ma chérie. C'est à toi, maintenant.*

Arrivée à la cuisine, on lui offrit un grand verre de gin mais elle était encore sonnée, presque défaite par la voix de Gricey qu'elle venait d'entendre. Elle en voulait davantage, elle voulait l'entendre encore ; en fait, ce qu'elle voulait c'était une *conversation* avec lui, si bien qu'elle quitta la cuisine et remonta les escaliers jusqu'à la chambre de Julius et Vera. Elle s'assit sur le lit, attendit, mais rien ne vint. Tout était silencieux. Elle l'implora de lui parler à nouveau. Elle entendait les dizaines de personnes assemblées au rez-de-chaussée, mais pas de Gricey. Pour la première fois depuis qu'il était mort, elle se sentit craquer, comme une brindille en hiver, nous confia-t-elle plus tard. Le chagrin et la frustration la firent fondre en larmes. Elle ne se rendait même pas compte qu'elle tremblait jusqu'à ce que la porte s'ouvre doucement. Elle se retourna, pétrifiée, rivée au lit, s'attendant à voir apparaître elle

ne savait quoi, quand une tête passa par la porte. C'était Vera.

— Ah, te voici. Mon Dieu, maman, il fait un froid de canard ici.

Elle se dit qu'elle devait faire peine à voir, à trembler et à pleurer toutes les larmes de son corps, assise là, sur le lit. Elle détestait l'idée que Vera ait pu la surprendre ainsi. Vera n'avait en vérité presque jamais vu sa mère pleurer, et elle l'observait alors avec une certaine curiosité. Elle vint s'asseoir sur le lit à ses côtés et posa un bras délicat autour de ses épaules. Joan lui raconta ce qui s'était passé, qu'elle avait entendu la voix de Gricey, et Vera lui répondit qu'elle aussi l'avait entendue, même si ce n'était pas vrai. Elle resta là un moment à consoler sa mère, avant de lui dire qu'il fallait qu'elles regagnent la soirée. Joan ne s'y attendait pas, Vera lui ayant peu de temps auparavant fait comprendre qu'une soirée était la dernière chose dont elle avait envie, mais après tout, c'était son père que l'on veillait ce soir. Elle dit alors à sa mère qu'il fallait se replonger dans la mêlée. Ou, comme Gricey l'aurait dit, et comme en fait il l'avait dit : *Reprends-toi, ma chérie. C'est à toi, maintenant.*

Elles redescendirent les escaliers et regagnèrent la cuisine où une vieille bonne femme lui dit qu'elle savait exactement comment elle se sentait car elle aussi avait perdu son mari.

— Et quand est-ce arrivé ?

— Ça a fait exactement dix-sept ans, ma chère, à Noël dernier.

— Jamais je ne pourrai tenir aussi longtemps, dit Joan, avant de lui demander si son mari lui manquait encore.

— Oh oui, ma chère, oh que oui.

Elle se rapprocha un peu et lui glissa : Je ne lui ai pas encore donné l'autorisation de partir. Elle demeurait accrochée au coude de Joan, un étrange mélange de talc, de gin et de naphthaline qui n'en finissait pas de jacasser. Elle ajouta qu'elle n'en avait pas fini avec lui.

Pas fini ? pensa Joan. Elle non plus n'en avait pas fini, loin de là, pas tant qu'elle ne l'aurait pas rejoint dans l'au-delà et que tous deux, elle et Gricey, ne seraient plus que des éclats de lumière fugaces dans la mémoire de qui voudrait bien se souvenir d'eux. Et chaque année ils perdraient un peu de leur éclat, jusqu'à s'éteindre complètement. Il ne resterait rien d'eux après cela, non, rien que les ténèbres. Alors, ça serait *fini*.

Oui, janvier, le 17 janvier 1947. Le jour le plus froid de l'année. On ne risquait pas de l'oublier, pour sûr.

*Heureux ai-je vécu et heureux je suis mort
Et me suis couché ici de mon plein gré*

Plus tard cette même nuit, alors que la neige commençait à tomber, elle alla s'asseoir à la table de la cuisine de l'appartement qu'ils avaient partagé pendant près de trente ans, dans Archibald Street, quartier de Mile End. Juste au-dessus du cimetière de l'église St Clement. La tête entre les mains, elle se sentait nauséuse au plus profond d'elle-même. La peine vient par vagues ; elle était en train de l'apprendre. Elle vient aussi par paliers. Elle commençait enfin à prendre conscience de ce qui s'était passé, et il était difficile de ne pas chercher de coupable. Bien sûr c'était sa faute à elle, *ça*, elle en avait bien

conscience, bien sûr elle aurait dû le sauver, même si elle ne voyait pas comment elle aurait pu s'y prendre. Le moins que l'on puisse dire était qu'il n'avait jamais été facile à vivre et, ces derniers temps, il avait énormément de mal à se rappeler ses répliques, sauf à passer toute la matinée à les répéter. Il était au St Martin's Theatre quand c'était arrivé, en train de jouer Malvolio, et oui il avait bu, oui il était en colère, comment aurait-il pu ne pas l'être après sa terrible dispute avec Julius Glass ? Elle le savait très bien, même si elle ignorait ce qui précisément avait été l'objet de leur différend ; sans doute cela concernait-il Vera. Connaissant Julius, on voyait mal comment Gricey ne se serait pas mis dans une colère noire avant de quitter la pièce furieux et de – pauvre Joan – tomber dans les escaliers.

Une semaine plus tard son état ne s'était pas amélioré. Il avait même empiré. Cela faisait tout de même quelque temps que leur couple battait de l'aile, enfin, quelques années pour être honnête, mais cela ne changeait rien à son état présent. Elle lui avait donné son cœur ; s'il avait fini par ne plus en vouloir, se dit-elle, eh bien elle n'y pouvait rien, ainsi sont les hommes. Il rentrait tout de même chaque soir à la maison. Désormais, elle était convaincue qu'il n'était pas mort du tout – non, il avait été *enterré vivant*. Elle l'avait laissé se faire *enterrer vivant*. À vrai dire, elle l'avait fait incinérer mais bon, ses pensées n'étaient pas très claires. Une fois encore il était tard, une fois encore elle n'arrivait pas à dormir et était descendue dans la cuisine pour se servir un autre gin. Ils formaient un tout, elle et Gricey, un et indivisible. Non, mieux encore,

inséparables même quand ils étaient séparés. Lorsqu'il était en tournée, ils étaient inséparables par l'esprit. Encore aujourd'hui ils demeuraient inséparables. Elle essayait de ne pas trop s'accrocher à cette idée mais elle se manifestait avec une telle clameur dans son esprit qu'elle ne pouvait l'ignorer. Cela lui était déjà arrivé l'autre jour, quand elle rentrait chez elle à bicyclette. Un cri strident, dans l'obscurité, avait bondi du fond de sa gorge, un cri pour Gricey, bien sûr, *mort*, ou du moins qu'on disait mort et qui l'avait laissée seule avec le reste de sa vie à mener, avec les problèmes de sa fille, et tout le reste. On l'avait incinéré, elle avait entamé son deuil et à présent, comme pour la première fois, elle devait faire face non seulement à son absence mais au silence que sa présence incomparable avait toujours su combler, à sa manière – un comédien, ma chère, bien sûr, elle ne se faisait pas d'illusions là-dessus, mais loyal à l'excès –, n'y avait-il donc pas de fin à la liste des qualités qu'elle ne cessait de lui trouver maintenant qu'il était mort ? Quelle importance désormais si par le passé il avait pu être dur avec elle, s'il se mettait en colère, s'il était parfois lunatique ? Il était l'homme avec lequel elle avait partagé vingt-sept années de sa vie ; elle-même n'était pas forcément facile à vivre. Ce n'était pas seulement l'homme qui lui manquait, mais aussi la manière assurée et précise dont il s'adressait à Vera, dont il savait prendre les crises au sérieux ; surtout, la façon qu'il avait de lui sortir la tête de l'eau quand elle commençait à perdre pied, des épisodes qui semblaient de plus en plus fréquents ces derniers temps, ces jours mornes et désolés que seuls le froid, l'absence et le besoin remplissaient...

Non, le vrai problème de Joan était qu'il n'était plus là pour la conseiller, et cela la mettait en colère. L'effrayait aussi un peu. Quand allait-il donc rentrer ? Mais *quand* ?

Elle était épuisée quand elle avait poussé la porte de l'appartement. Elle donna à manger au chat, et se servit un bon verre de gin. Elle alla dans la chambre de Gricey, où il rangeait ses vêtements dans la penderie et où il dormait parfois – souvent, à vrai dire – et se tint près de la fenêtre pour regarder la rue, le lampadaire, les pavés, les murs du cimetière et la neige qui tombait à nouveau. Elle alla s'asseoir sur le lit un moment. Elle termina son verre et décida d'aller s'en servir un autre – pourquoi pas, après tout ? En regagnant la cuisine, elle sentit les larmes couler le long de son visage. Tout ce qu'elle voulait, c'était l'entendre à nouveau, sa fichue voix.

À son réveil, le lendemain matin, elle se souvint instantanément des deux grands verres de gin qu'elle avait bus avant d'aller se coucher. Dans le bon vieux temps, ils buvaient un cocktail ensemble, parfois ils allaient au pub, et même dans les beaux quartiers quand l'argent coulait à flots. Joan n'aimait pas boire seule, c'était trop déprimant. À qui parler ? À soi-même ? Ces derniers jours elle était tentée de s'abrutir d'alcool tous les soirs, mais c'était le plus sûr chemin menant à la folie sinon à une sorte de *langueur éthylologique* qui aurait vite fait d'éteindre la lueur de son regard, la lucidité de son esprit et puis après, quoi ? Ce n'était pas comme ça qu'elle continuerait à être la chef costumière du théâtre Beaumont, on pouvait en être sûr. Ce métier était sa véritable vocation. Sans lui, elle irait droit dans le mur.

Mais la nuit dernière elle avait fait une exception et à présent elle le regrettait. Elle savait très bien ce qui s'était passé. Elle était allée dans sa chambre, et dans sa penderie. Erreur fatale.

Nous sommes bien d'accord. Ridicule et imprudent. Enfin, très chère, une jeune veuve a-t-elle le droit d'être aussi pathétique ? Elle n'avait rien dit à Vera, elle se doutait bien de sa réaction. Elle s'était dit qu'elle allait se débarrasser de ses vêtements mais après déjà deux semaines ils étaient encore tous là, costumes, chemises, chaussures, sous-vêtements ; rien ne manquait. Et il en avait tellement, malgré les années d'austérité et le rationnement du textile. Le plus terrible, le plus *destructeur* était qu'elle arrivait à sentir la présence de son mari rien qu'en posant le nez sur un col, une manchette ; chaque fois, cela lui était fatal. Cette gomina par exemple – comment était-il possible que des traces presque *imperceptibles* d'un vieux parfum quelconque parviennent à faire ressortir l'essence d'un homme dont les restes physiques se résumaient aujourd'hui à un petit tas de cendres contenues dans une urne qu'elle gardait sous son lit ? Elle ne parvenait pas à se l'expliquer. Mais il suffisait d'un verre de gin, parfois deux, et la voilà qui y retournait, elle s'y remettait et hop fourrageait dans les vêtements qu'elle posait sur le lit, bien à plat, comme si elle avait été sa femme de chambre, ou son habilleuse ; elle les imaginait tous les deux passer la porte ensemble, ou bien lui, seul, sortant de cette même pièce pour lui demander ce qu'elle pensait de sa tenue. Car le vieux Gricey était un vrai dandy, il aimait être tiré à quatre épingles. Il avait beau être un garçon de Tottenham, ça ne l'empêchait pas de jouer le

gentleman, en bon homme de théâtre qu'il était – une seconde plus tard elle était sur le lit, parmi les vêtements sortis, empoignant le tissu qu'elle portait à ses narines, reniflant cols, manchettes, aisselles, entrejambes...

Amusant, non, avons-nous fréquemment remarqué, de constater que ce sont souvent les femmes les plus fortes qui s'offrent aux hommes les plus retors, ceux qui n'ont pas l'air une seule seconde d'en valoir la peine ?

Assise à la table de la cuisine, vêtue de son manteau, elle buvait son thé en coupant une demi-banane en rondelles (ce n'était pas si souvent qu'on pouvait s'offrir une banane). L'autre moitié serait pour plus tard. La matinée était grise et venteuse ; il faisait déjà froid. Dans cinq minutes elle irait tout raccrocher sur les cintres et ranger un peu. C'était un peu comme retourner sur les lieux d'une orgie le jour d'après, quand pointe l'aube, une fois tous les invités rentrés chez eux et la fête finie. Quelle débauche, pensa-t-elle. Quel excès. Elle avait été invitée à se rendre à une sorte de représentation caritative au théâtre Irving, en l'honneur de Gricey, pour revoir sa *Nuit des rois*. Non, elle n'irait pas. Elle n'était pas prête.

En revanche, il fallait qu'elle aille travailler. La voici telle que nous l'avons souvent vue cet hiver-là, toute de noir vêtue, manteau, gants, chapeau et bas, pédalant sur son grand vélo Raleigh pour dames, avec à l'avant un petit panier et une sonnette argentée et à l'arrière un petit réflecteur au-dessus du garde-boue dont la partie inférieure était peinte en blanc. Elle pédalait avec grâce, le dos très droit et les yeux

braqués sur la route, droit devant elle. Mile End, Whitechapel, Aldgate, puis la City, Holborn, Shaftesbury Avenue et en roue libre jusqu'à Piccadilly Circus. Plus qu'un coup de guidon et la voilà au théâtre Beaumont. Elle signalait ses changements de direction avec la plus grande précision, et mettait le pied à terre avec une élégance admirable.

— Bonjour, Mrs Grice, lui glissèrent une ou deux voix fatiguées quand elle pénétra dans l'atelier de confection, où sifflait la vapeur des fers à repasser et murmuraient les machines à coudre. Bzz-stop-bzz-stop. Tonc, tonc, tonc. Les fenêtres couvertes de buée donnaient sur un mur aveugle, au sous-sol, tout en bas du bâtiment. Le chœur de l'aube, c'est ainsi qu'elle surnommait ce lieu. Elle avait demandé des ampoules plus puissantes, qu'on lui avait refusées, même la lumière était rationnée dans ce monde neuf et obscur, parfois même ils n'avaient pas de lumière du tout. Pas surprenant alors qu'elles perdent toutes la vue, courbées au-dessus de leur machine Singer, les yeux épuisés, les mains et les épaules fourbues à la fin de la journée.

— Bonjour, les filles. Avez-vous enfin terminé le corsage de Miss Conville ?

Elles étaient en train de préparer les costumes pour un nouveau spectacle. *La Maison des cœurs brisés* de George Bernard Shaw. Des corsets et des robes en pagaille. Des armatures métalliques, du crin de cheval ; ce n'était pas facile. Des costumes de tweed, de marin, et même une djellaba. Sans parler des perruques ! Mais son atelier fonctionnait bien ; certains disaient même que c'était l'un des tout meilleurs de Londres.

— On y est presque, Mrs Grice.